

Les premiers pas d'Arthur ou : Dossier Arthur

Arthur, dit « le roi » Arthur, a-t-il existé ? Ou ne fut-il que figure purement mythique ? Sujet fort controversé. Pour tâcher d'y voir plus clair, tentons de rassembler objectivement sans aucun *a priori* le dossier des tout premiers textes qui évoquent ce personnage¹. D'abord les plus anciens textes en gallois parfois peu connus. Puis les premiers textes latins. Et autant que possible dans l'ordre de leur succession au moins approximative.

Car « Arthur » ne surgit pas brusquement un beau jour déjà tout forgé du cerveau d'un Robert Wace ni d'un Geoffroy de Monmouth. C'est peu à peu que sa figure s'est formée au sein du brouillard britannique des âges obscurs. C'est à retracer cette progressive émergence qu'est voué le présent dossier : voir comment la figure d'un Arthur historique, ou semi-historique, émerge peu à peu de vagues allusions semées au fil d'archaïques chroniques. Loin de se borner à la seule personne d'Arthur pareille enquête permet de voir plus largement comment peu à peu, à partir de multiples éléments disparates, un mythe germe, apparaît et se construit.

I. Prémices ?

1. ADOMNAM : *Vita Columbæ*. – La toute première mention du nom d'Arthur apparaît peut-être dans la vie d'un saint du monde celtique : la *Vita Columbæ* rédigée par un certain Adomnam. Fameux

1 — Il serait fort utile que, comme Philippe Walter l'a heureusement fait pour Merlin, un recueil mis à jour rassemblât – textes et traduction – tous les premiers documents concernant Arthur et cela sans *a priori*. Cela permettrait de mieux juger objectivement sur *pièces*.

propagateur de la foi chrétienne, missionnaire qui fonda maints monastères, Columban descendait de Niall roi suprême d'Irlande². Or sous la forme latine d'Arturius, cette *Vita* cite un Arthur, donné comme fils d'Aedan Mac Gabrain, chef d'une colonie d'Irlandais installée à Dalriada au sud-ouest de l'Écosse. Il aurait été tué en 596 lors d'une bataille à Tigernach contre les Miathi.

C'est donc déjà sous la livrée d'un chef de guerre du VI^e siècle que se présente cet Arthur. Et curieusement le nom, la source écrite et l'appartenance ethnique ne sont pas gallois mais relèvent de la mouvance irlandaise. – Mais cet Arthur gaélique, est-ce bien notre Arthur ?

II. Les vieux textes gallois

2. ANEIRIN : *Gododdin*. – Un autre texte d'environ la même époque, poème également belliqueux mais en gallois, intitulé *Gododdin*, évoque la figure d'Arthur. On l'attribue au barde Aneirin ou Aneurin poète fameux qui vivait à la fin du VI^e siècle. Sous le nom de Neirin l'*Historia Brittonum* attribuée à Nennius le mentionne comme un contemporain de Taliesin (quoique certains y supposent une interpolation).

Le manuscrit qui a conservé le texte est celui des scribes qui le transcrivirent aux XII^e-XIII^e siècles en rajeunissant l'orthographe mais en y laissant des survivances de formes plus archaïques. Sa rédaction en vieux gallois daterait du IX^e siècle. Mais les nombreuses variantes témoignent d'une tradition orale et écrite encore antérieure. Si bien que vu les archaïsmes de la langue, comme l'absence d'articles, les celtisants estiment que la composition initiale pourrait remonter à la fin du VI^e ou au début du VII^e siècle, ses traits linguistiques et prosodiques relevant de l'époque où le brittonique ancien commence à diverger en gallois, breton et corneque.

L'un de ces textes est le *Canu Aneirin* (« le Livre d'Aneirin », éd. Ifor Williams, Cardiff 1938). Que raconte-t-il ? – Mynyddawg Mwynfawr était roi des *Guododdin* ou *Votadinoi* tribu galloise installée dans la région d'Edimbourg (*Kaer Eiddyn*). Il abreuva d'hydromel 300 cavaliers d'élite puis les envoya reprendre le carrefour stratégique de Katraeth (*Cataracta*, Catterick) au nord d'York, dont

2 — Ce Niall confirme le caractère irlandais du récit. Dans un récit recueilli par Maud Joynt (in *Eriu* 1910, pp. 92-111) il est en compétition avec ses trois frères issus du roi Eochaid Mugmedon. Ils sont invités à embrasser une hideuse sorcière. Seul Niall s'y résout. Elle se métamorphose alors en radieuse beauté et lui promet la royauté suprême d'Irlande. (J. Marx, *La Légende arthurienne et le Graal*, pp. 273-74, n.2).

s'étaient emparés les Saxons de Deira et Bernicia (*Brynych*). Contre ce millier de fantassins ils partirent 300. Un seul en revint, sans doute Aneirin.

Cette élégie galloise du *Canu Aneirin* exalte les héros chus lors du siège de cette cité et pleure leur disparition. Or au cours de cette bataille sanglante l'un d'eux, Gwawrddur, « rassasiait les corbeaux par le nombre d'ennemis abattus sur les murailles de la cité bien qu'il ne fût pas Arthur » (« Gochore brein du ar uur/aer ceni bei ef Arthur ») (L. Fleuriot, J.-Cl. Lozac'hmeur & L. Prat, *Récits et Poèmes celtiques, Domaine bretonique VI^e-XV^e siècles*, Stock+Plus, 1981, « Moyen Âge », pp. 35-41).

Ainsi, apparaissant par une simple allusion au détour d'une phrase comme l'entrevision d'un fantôme estompé sous la brume, Arthur figurait déjà comme un exterminateur exemplaire. Si brève soit-elle, cette mention est significative. Car elle suppose que déjà une tradition sans doute orale flottait dans la mémoire de tous, une sorte de « Geste d'Arthur » à laquelle il suffisait de se référer par une simple allusion. Les nombreuses variantes du récit confirment d'ailleurs une vieille tradition orale.

Ces traditions orales, longtemps la philologie a répugné à les admettre. À ses yeux seuls existaient les textes *écrits* et les écrits *conservés*. On juge mieux aujourd'hui à quel point ce principe amputait la littérature non seulement de toute la richesse de ces traditions, mais aussi de tant d'écrits disparus en ces sombres époques où tout était toujours *mis à feu et à sang*. – Qu'on songe aux *Tristan* de Bérout, de Thomas et... de Chrétien de Troyes, au « livret » de Philippe d'Alsace, etc.

On en est heureusement revenu à une vision plus *globale* des lettres. Sauf encore parfois quelques réticences de critiques rivaux à une philologie purement écrite ne tenant compte que des *manuscrits* et de leur date.

Sans doute cela se comprend un peu tant nos pays d'Occident sont devenus de civilisation purement livresque. Mais je sais, pour

3 — Il m'est fort difficile de souscrire au principe que « plus que la date supposée de l'œuvre c'est la date du plus ancien manuscrit qu'il faut considérer » comme le pose un ouvrage – d'ailleurs riche de suggestions – *Arthur, l'Ours et le Roi* (Imago, 2002, p. 18).

Ainsi en Afrique eus-je à publier de 1951 à 1955 dans la revue *Lovania* que je dirigeais les souvenirs historiques relatés oralement par un vieillard muYéke sur la migration des baYéke depuis l'uNyamwezi, les « Monts de la Lune » jusqu'à leur nouvelle capitale buNkeya au Katanga, migration qu'on situe entre le premier quart du XIX^e siècle et 1840. Donc un document historique, pas un conte de folklore. Cette relation fut ainsi *transcrite un bon siècle après les faits* qui évidemment ne se passèrent pas à la date de la *publication*. Sinon leur Grand Chef Souverain M'Siri aurait été assassiné en 1891 soixante ans *avant* que son peuple et lui-même n'arrivent sur le site où il mourut...

avoir vécu plusieurs décennies en Afrique au sein de pays de traditions orales, à quel point celles-ci existent, combien elles sont vivaces et tenaces et combien important ces récits fidèlement transmis de bouche à oreille et de génération à génération. Et combien est vrai le mot du grand conteur africain Amadou Hampâté Bâ : « un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle ».

C'était aussi le cas dans la civilisation druidique qui proscrivait l'écriture. Si bien que ces rares témoignages écrits qui surnagent concernant Arthur ne sont sans doute que quelques pointes de récifs émergés de toute une Atlantide de traditions englouties, rares sons de cloches émanés d'une Cité d'Ys submergée. Nier en littérature la tradition orale c'est comme si l'Histoire refusait l'existence même de la Préhistoire puisqu'il n'y a pas, par définition, de documents écrits.

3. Déjà au début du VII^e siècle les *Généalogies galloises* mentionnaient un Arthur donné comme fils de Petr (Petrus ?) de Dyved. Est-ce notre Arthur ? Ou un autre du même nom ? Joseph Loth a supposé qu'une mauvaise lecture de ce Petr aurait attribué son ascendance à un certain Utr devenu : Uther (t. II, p. 236 n. 1).

4. À la fin du VIII^e siècle, l'*Expulsion des Déssi* tribu irlandaise qui se réfugia au pays de Galles, retrace la généalogie d'un certain nombre de ces guerriers qui à la fin du IV^e siècle s'installèrent dans la région des Démètes au sud du Pays de Galles, aujourd'hui le Dyfed. Parmi eux on rencontre le nom d'Arthur donné comme fils de Retheoir.

*

Ces deux textes *Expulsion des Déssi* et *Généalogies galloises* situent donc l'origine d'Arthur dans une région plus au sud du Pays de Galles. Des motifs politiques ou claniques auraient-ils incité à transposer vers le cœur du Pays de Galles le centre des exploits d'Arthur ? Ou bien la figure légendaire d'Arthur résulte-t-elle de la fusion en un seul personnage de plusieurs « Arthur » historiques : l'un de mouvance irlandaise au nord, l'autre gallois au sud ?

De même les figures de Merlin et de Raoul de Cambrai combinent quatre personnages différents. Et on se souvient de la liste dressée par J. Bédier des 16 « Guillaume » qui composeraient le personnage de *Guillaume d'Orange* (*Les Légendes épiques*, Champion, t. I, pp. 196-99). – Il y a là comme une *Loi de formation des mythes*.

5. *Les Triades galloises* (*Trioedd Ynys Prydein*). – Datées en partie du XII^e siècle ces Triades galloises répercutent des données plus

archaïques (éd. Rachel Bromwich, Cardiff, Univ. of Wales Press, 1978).

La *Triade* 79 évoque la Bataille de Camlann que relatent aussi les *Annales Cambriae*. Elle est décrite comme la troisième et la pire des « Trois Frivoles Batailles de l'Île de Prydein ». Née d'une querelle futile entre Gwenhywfar (Guenièvre) et sa sœur Gwenhwy (f)ach (une gifle donnée par l'une à l'autre) on ne peut la chanter qu'à voix basse.

Une autre Triade rapporte qu'une des *Trois femmes aimées d'Arthur* fut la belle Morvydd, fille d'Uryen (Urgben) et de Modron, et jumelle d'Owein.

6. *Les Dépouilles de l'Annwfn (l'Autre Monde)* forment le poème XXX du *Hanes Taliesin (Histoire de Taliesin)* manuscrit du XIII^e siècle mais qu'on fait remonter au X^e. Arthur et ses guerriers doivent mener une expédition mythique dans l'Autre Monde : l'*Annwfn*, ici Île mystérieuse ou formidable Forteresse de verre (*Kaer Wydrin*).

Ils s'embarquent sur le vaisseau Prytwenn en quête d'une épée prodigieuse et du chaudron magique de *Penn Annwfn* qui refuse de bouillir la nourriture du lâche (prototypes d'Excalibur et du Graal). Ils doivent aussi libérer Gwair (Guenièvre) prisonnière de Kaer Shidi (lieu des *shid*). Cai a beau tuer neuf sorcières et le monstrueux chat de Palug (le futur « chapalu »), la quête échouera et seuls sept d'entre eux regagneront notre monde.

7. *Le Livre Noir de Carmarthen (Kaer Myrddin)* recueil de poèmes rassemblés au XII^e siècle, fut composé peut-être par des bardes du VI^e.

Le poème XII cite Arthur comme « empereur et chef » lors de la bataille de Llongborth qu'à ses côtés livra Gereint avec ses intrépides guerriers et où il succomba en héros, – mort qu'évoquait déjà le *Canu Aneirin*. La troupe d'Arthur prouva aussi sa valeur.

Le poème XIX dit que c'est à Camlann que fut enterré le fils du beau-père d'Arthur Gogrvan Gawr. Le poème XXXI relate divers exploits d'Arthur, de Kai et de leurs compagnons.

Dans le poème *Pa Gur yw y Peredur* (Quel homme est le portier), Arthur combat des Cynocéphales (hommes à têtes de chien), une sorcière et des monstres surnaturels. Rentrant chez lui il doit décliner les noms de ses compagnons Kai et Bedwyr à son portier Glewfwyd. – Importance du Portier ! Et dérision d'Arthur...

8. *Englymion y Beddau* (Stances épigrammatiques des Tombes) chante la disparition d'Arthur dont la tombe serait une « merveille du monde » (*Anoeth bit bed i Arthur*).

III. Premiers textes latins

9. GILDAS : *De Excidio et Conquestu Britanniae*. — Au VI^e siècle vécut saint Gildas (± 490-570). Originaire de « Bretagne » occidentale romanisée sur la Clyde, il écrivit en latin *De Excidio et Conquestu Britanniae* qu'on date de 547 (éd. H. Williams, Londres, D. Nutt, 1899 ; trad. Chr. M.-J. Kerboul-Vilhon : « Ruine et Conquête de la Bretagne », in : *Gildas le Sage, Vies et Œuvres*, Sautron, éd. du Pontig, 1997, « Sources de l'Histoire de Bretagne »).

Ce Gildas « le Sage », on le jugerait plutôt Gildas « le Furieux ». Plus attaché à louer les Romains que ses compatriotes Bretons, ce prophète tonnait invective souvent ses congénères. Dans une vision historique inspirée de la *Bible* mais qui vire au pamphlet, il voit dans les défaites qui les frappent une vindicte du Ciel se vengeant de leurs vices.

Mais ce qui importe c'est que le premier il mentionne (§ XXVI) la fameuse bataille de Mont Badon, grand « massacre de brigands » approuvé par Dieu, où les Bretons retrouvèrent en 495 et pour un demi-siècle leur domination sur l'ensemble de l'île jusqu'à ce que vers 550 intervienne la seconde révolte des Saxons.

Mais à qui Gildas attribue-t-il cette victoire ? Ambigu, son texte permet diverses interprétations. Le paragraphe précédent parle d'Aurelius Ambrosius, chef romain resté en Grande-Bretagne après le retrait des légions, mais sans lui attribuer nommément la victoire. Revient-elle à lui ? Ou, comme l'explicitera Nennius, fut-ce l'exploit de son successeur Arthur ?

Le grand romaniste Nitze a signalé (*University of California Publications*, 1948) qu'un chef de légions romaines cantonnées en Grande-Bretagne se nommait Artorius. D'où l'on aurait confondu Artorius et Ambrosius. — Quoique ce ne soit pas tout à fait pareil de mener des légions romaines ou des détachements bretons.

9 bis. — Malgré l'adage *ex silentio nihil* (du silence, on ne peut rien déduire) on a voulu exploiter ce silence de Gildas pour nier l'existence d'Arthur. Mais qui était ce Gildas ? Qu'en dit la *Vie de saint Gildas* écrite vers 1125 par Cadaroc moine de l'abbaye de Llancarfan ?

« Contemporain » d'Arthur roi de toute la Bretagne, ce saint Gildas était affligé de 17 frères tous saints également. Obstinément hostiles à l'hégémonie d'Arthur, ses frères lui résistaient avec succès. L'aîné Huël l'exécrait et souvent lançait contre lui des raids victorieux. Arthur le traqua, le rencontra dans l'île de Man et le tua⁴.

4 — Une source galloise précise ainsi l'histoire : « Huas fut décapité sur ordre d'Arthur. Il avait osé courtiser la même femme qu'Arthur, d'où un duel où Arthur fut griè-

Gildas força alors ce *Rex rebellis* à se repentir de ce meurtre. Avanie grâce à laquelle il consentit à lui pardonner.

Comme d'autres hagiographies monastiques galloises celle-ci révèle un rejet de l'Église hostile à Arthur dont la légende incarnait trop à ses yeux le paganisme des bardes gallois. On conçoit donc que Gildas, d'une famille qui haïssait Arthur, qu'il avait forcé de s'humilier devant lui, qu'en outre révoltait le paganisme de ses compatriotes Gallois, même s'il devait évoquer la bataille de Mont Badon, ait préféré escamoter le nom abhorré⁵.

10. BÈDE le Vénérable (675-735) rédigea vers 731 une *Historia ecclesiastica gentis Anglorum* pour un roi de Northumbrie glorieux des guerres de ses ancêtres⁶. Elle jouit d'un grand prestige auprès des historiens du Moyen Âge. Qu'on prenne garde au titre : c'est une histoire *ecclésiastique*, c'est-à-dire du clergé. Et de quel clergé ?

vement blessé à la cuisse. Il guérit mais resta boiteux. Arthur fit jurer à Hueil de n'en jamais parler sous peine de mort. Puis Arthur tomba amoureux d'une autre dame. Il se déguisa en femme pour l'aller voir. Un jour qu'il dansait avec elle Huas le surprit et s'écria : « La danse irait bien, n'était la cuisse ». Arthur lui fit trancher la tête sur une pierre. » (Document n°19).

5 — Gildas apparaîtrait à la fois comme un écrivain, un religieux, et vu l'opposition de son clan à Arthur comme engagé dans la politique. Or pareil silence se rencontre chez les uns et chez les autres.

ÉCRIVAINS — Le 23 juin 1927, Paul Valéry était reçu à l'Académie Française. Son *Discours de réception* fit l'éloge, obligé, de son prédécesseur Anatole France. Mais sans jamais prononcer son nom.

RELIGIEUX — La candidature de Valéry avait été soutenue par Henri Bremond. Or quand ce spécialiste des mystiques avait prononcé son propre discours de réception, il avait dit : « J'ai vécu sous quatre pontifes : Pie IX, Léon XIII, Benoît XV et Pie XI ». — « Et Pie X ? Pas de Pie X ! Pie X n'avait jamais existé », constatera Charles Maurras. Bremond annihilait ainsi le pontificat du Pape qui avait condamné et brisé ses amis modernistes (par décret du Saint-Office *Lamentabili* qui rejetait 65 propositions dites « modernistes » sans que fût cité aucun nom d'auteur).

Le silence de Gildas et de Bède procède sans doute d'une attitude analogue. En conclura-t-on que n'ont existé ni Anatole France ni Pie X ?

HOMMES POLITIQUES ? — Que de fois critiquent-ils un adversaire sans citer son nom ! La veille du colloque, le *Figaro* du 30.IX.2002 écrivait que lors de la constitution du groupe « Nouveau Monde » à Argelès-sur-Mer, M. Mélançon « de s'en prendre sans le nommer à François Hollande ».

Le dernier jour du colloque, le n° du 3 octobre du *Monde* citait deux cas où n'étaient pas nommées les personnes visées : le maire de Nice évoquant « une promotion ailleurs pour « quelqu'un » qui assure la justice dans la ville de Nice [...] allusion transparente à Éric de Montgolfier dont le nom n'était toutefois pas cité ». En regard un procès contre le livre du juge Éric Halphen pour « trois passages qui accusent le parquet d'avoir relayé la volonté de la chancellerie de freiner une procédure susceptible de mettre en cause le chef d'état, dont le nom ne sera jamais évoqué à l'audience ». — « Chef de l'état » : soit une fonction strictement homologue à celle de notre roi Arthur... C.q.f.d.

- À noter que pareil silence, s'il procède parfois d'une hostilité tacite, peut aussi venir du souci de ne point mettre en cause une personne estimée.

6 — Bède, *Opera omnia*, Londres, éd. C. Plummer, 1896 ; éd. B. Colgrave et R.A.B. Mynors, Oxford, 1969.

celui des *Anglais*. En soi, elle n'avait donc guère à s'occuper d'Arthur ni clerc ni Anglais.

Moine bénédictin anglo-saxon mais historien de langue latine, docteur de l'église pour son œuvre théologique, son *Historia* est la seule source connue de certains récits traditionnels. Il se réfère à des historiens latins mais aussi à Gildas et s'inspire peut-être d'une première version de l'*Historia Brittonum* de Nennius.

Tout pro-Saxon qu'il est, ce moine reconnaît comme Gildas que la victoire du Mont Badon stoppa, pour un temps, la progression vers l'ouest des envahisseurs Saxons. Mais pas plus que Gildas dont il s'inspire il ne cite nommément Arthur. Ce n'est pas davantage de lui, non plus même Breton mais Saxon, qu'on peut attendre qu'il exalte l'ennemi de sa race.

À la différence de Gildas, Bède n'est pas Breton, lui, disait mon maître Omer Jodogne, mais un moine anglais. Son *Historia* est un monument à la gloire de sa race les Angles. Bon historien il cite ses sources. Mais, pour les Bretons, il a malheureusement recouru à Gildas comme pour Mont Badon.

Il rapporte aussi qu'Oswald roi de Northumberland aurait en 634 anéanti les Bretons. Avant la bataille il fit fabriquer une croix, la planta et la soutint tandis qu'on la plantait. Autour, il fit prier ses faibles troupes. Sur le site des clercs bâtirent une église. Nennius copiera l'anecdote en l'attribuant à une victoire d'Arthur portant l'effigie de la Vierge. Mais sans doute celle de Bède est antérieure, car attestée la première.

11. NENNIUS : *Historia Brittonum*. – C'est donc lui qui attribue nommément à Arthur la victoire de Mont Badon qui restaura pour un temps la suprématie celtique sur l'île de Bretagne. On a voulu identifier ce Mont Badon avec Bath, Badbury Rings dans le Dorset ; d'autres avec le château de Liddington dans le Wiltshire ; on a proposé aussi Paydon Hills aux confins ouest du Wessex ; d'autres encore parlent d'un Northumberland plus ou moins mythique.

L'*Historia Brittonum* est la première à qualifier Arthur de *dux bellorum*, c'est-à-dire de chef de guerre temporaire élu par une coalition provisoire de roitelets pour affronter un péril extérieur. Il aurait libéré le Pays de Galles et le comté voisin d'Hereford en gagnant des batailles aux confins de l'Écosse et de la forêt calédonienne. À celle de Château-Guinnion (Vinovia ou Binchester en Northumbrie), il aurait triomphé grâce à la vertu de l'effigie de la Vierge qu'il portait sur ses épaules. (Légende copiée sur celle que Bède avait narrée d'Oswald. Manière peut-être de baptiser un héros suspect de survivances païennes.) Mont Badon aurait été la dou-

zième des douze batailles gagnées par Arthur sur les Saxons⁷ : en un seul assaut il aurait abattu à lui seul 960 ennemis.

Prévaut donc désormais l'image du massacreur magnifique. – Souvent les figures fameuses dans l'Histoire tirent leur célébrité de la fureur guerrière...

Moine de Bangor au nord du Pays de Galles, contemporain de Bede, ce Nennius à qui l'on attribue l'*Historia Brittonum*⁸ est plus un compilateur qu'un auteur. L'œuvre vise surtout à recueillir des traditions brittoniques. Elle paraît donc plus objective, se contentant de rassembler des documents sans les biaiser d'options personnelles. « Il copie sans commentaire ni analyse dans un souci de stricte objectivité un nombre important de documents trouvés à des sources diverses. » (Chr.M.J. Kerboul, Nennius, *Historia Brittonum*, p. 9).

Composite, ce texte impose donc lui aussi une remontée dans le temps. Car si le principal *manuscrit* qui le transcrit, le manuscrit Harley 3859 de la British Library⁹ date du début du IX^e siècle, on situe la *rédaction* de l'ensemble entre 756 à 826, tandis que le *noyau* même, composé peut-être par Rhun fils d'Urien, remonterait à 630.

11 bis. *Mirabilia* (Merveilles). – Le manuscrit du XI^e siècle de Harley ajoute concernant Arthur certains faits fabuleux :

a. L'histoire de son chien Cabal (Kavall) : à Carn Cabal dans la région de Buelt on montre la trace du pied que ce chien aurait imprimée sur une pierre. Arthur qui chassait le sanglier mythique Twrch Trwyth la déposa sur un tas de pierres, un *cairn*. Qu'on déplace la pierre, on la trouve revenue par miracle au haut de son *cairn* le lendemain.

7 — Nul plus que moi ne s'est attaché à dépister les traces de mythes dans les récits de tous temps. À preuve mes travaux, tel *Graal et Littérature d'aujourd'hui* (Rennes, Terre de Brume, 1998).

Encore faut-il garder quelque mesure. Ainsi, du fait que « beaucoup » [les deux tiers] de batailles arthuriennes ont lieu près de cours d'eau, peut-on tirer argument pour nier l'existence même d'Arthur ? Sans doute, « la tradition du combat près du gué est bien connue dans la littérature mythologique irlandaise » (*Arthur, l'Ours et le Roi*, p. 18).

Est-ce à dire que toute bataille livrée près d'une rivière est bataille mythique ? À ce compte, le seraient celles de la Somme, de l'Yser, de la Marne, de la Meuse, de la Moskova, de la Berezina, etc. Et ni Napoléon, ni Albert I^{er}, ni Joffre, ni... n'auraient existé.

Il est naturel pourtant que même les batailles rangées historiques manœuvrent plus commodément dans les vallées et les mornes plaines qu'au sommet des crêtes. Et que les gués ou plus tard les ponts (de celui d'Arcole à ceux d'Arnheim et de Remagen) forment des carrefours stratégiques disputés dans les guerres même réelles.

8 — éd. D.N. Dumville, Cambridge, Brewer, 1985 ; Ferdinand Lot, *Nennius et l'Historia Brittonum*, Champion, 1934. 2 vol. « Bibliothèque de l'E.H.S.S. ». Lot voit dans le texte une série d'interpolations successives. (C'est parfois commode pour éluder des passages gênants.)

b. Situé en vallée de la Wye dans le comté d'Hereford le tertre funéraire d'Anir fils d'Arthur change constamment de forme et de volume, s'élargit ou se rétrécit selon les circonstances.

Ces deux légendes toponymiques prouvent la grande popularité d'Arthur en Pays de Galles dès cette époque (Jodogne).

12. *Les Annales Cambriae* (*Annales du Pays de Galles*)¹⁰ sont des chroniques latines qu'on date du milieu du ^xe siècle (manuscrit d'environ 960-980). Compilées au Pays de Galles, elles citent sommairement Arthur. Elles évoquent la bataille de Mont Badon qu'elles (post)datent de 516 : « Au cours de cette bataille, Arthur aurait porté pendant trois jours et trois nuits la croix de Notre-Seigneur sur ses épaules et donna ainsi la victoire aux Bretons ». Et voici transposée de la bataille légendaire de Guinnion à celle de Mont Badon une image pieuse équivalente.

Ces *Annales* évoquent aussi la bataille de Camlann en Cornouailles en 537¹¹ où s'entre-tuèrent Arthur et Merdraut – dont plus tard Geoffroy fera le neveu Mordred (*Gueth Cam Lann in qua Arthur et Medraut corruerunt*). – Ceci implique qu'une grande part de la « Geste d'Arthur » était déjà largement constituée dans la tradition orale de l'époque sans pour cela être toute transcrite.

13. Vers 1130, une frise de la cathédrale de Modène représente une version de l'enlèvement de l'épouse d'Arthur¹². Au ^{xii}e siècle, cette légende courait donc déjà l'Europe.

9 — Datant de la fin du ^xe siècle, le manuscrit de Chartres est plus tardif.

10 — *British History and the Welsh Annals*, éd. John Morris, Chichester, Phillimore, 1980, vol. 8. Leslie Alcock, *Arthur's Britain*, London, Penguin, 1971, pp. 45-55.

11 — Pour *Camlann* il s'agirait de *Cambolanda* ou *Camboglanna* situé au nord dans la vallée de Merioneth près du Mur d'Hadrien, peut-être *Birdoswald*. Geoffroy l'identifie à la rivière *Camel* ou *Camblanus* en *Cornouailles*. Autre candidature : *Cam* dans le Somerset (d'où dériverait aussi *Camelot*).

Anlfferydd où en 573 se livra une bataille pour un nid d'alouette selon la Triade 79 est l'actuel *Arthuret* à la frontière entre Angleterre et Écosse, à une quinzaine de kilomètres au nord de Carlisle (Kaer Lig) au bord de l'Esk dans le Liddesdale.

Kattraeth où selon les *Gododdin* les Saxons écrasèrent les Bretons vers 600 est Catterick.

12 — Cette frise sculptée sur l'archivolte d'un portail de la cathédrale représente : *Artus* de Bretania, premier à gauche ; *Winlogée*, femme d'Arthur, graphie en armoricain *Winloven* ; *Galvagin*, Gauvain au premier plan, qui à main armée va délivrer la reine sequestrée ; *Galvarin*, deuxième chevalier à partir de la droite qui aide Gauvain aux prises avec Carados ; on a vu en lui Galeron ; *Che* = *Keu* ; *Isdernus* = Yder fils de Nut face à Arthur (*Edern* en breton) 2^e chevalier à gauche après le roi ; *Burmallus* ; *Mardoc* (Marrok) : un des trois défenseurs de la forteresse. Ces sculptures représentent un état ancien de la légende. De la brèche sort au galop Carados. Trois hommes le chargent : *Galvagin*, *Galvarin* et *Che*. Les noms de personnages sont des graphies armoricaines. Cette version de l'enlèvement de l'épouse d'Arthur diffère de celles de Geoffroy de Monmouth et de Chrétien. Ont pu la diffuser des récitateurs bretons ou normands accompagnant la première croisade (Cf. *Durmart*).

IV. Les Vies de Saints

14. LLEFRIS de Llancarfan : *Vie de saint Cadoc*. – écrite vers 1050 cette vie de saint donne à Arthur comme souvent les écrits cléricaux un rôle peu avantageux :

a. Il convoite une jeune fille enlevée par un chevalier que poursuivent ses ennemis. Apprenant que c'est le seigneur du lieu, Arthur consent à l'aider. Selon une autre version, c'est la mère même de saint Cadoc que convoite Arthur. Ce dont le gronde Kai.

b. Arthur veut venger trois de ses chevaliers lâchement tués. De ce meurtre, il réclame une compensation démesurée : des vaches mi-rouges, mi-blanches. Saint Cadoc l'amène à un compromis. Mais quand Arthur vient saisir le troupeau le saint métamorphose en fougères les vaches destinées au rachat. – Anecdote évidemment toponymique pour expliquer le nom d'un lieu-dit : *Trefedineane* = changement de vaches en fougères.

– Arthur luxurieux ; Arthur arrogant ; Arthur dupé : le portrait n'est guère flatteur.

15. CADAROC de Llancarvan : *Vie de saint Gildas*. – Plus tard, Cadaroc, moine de cette même grande abbaye-école de Llancarfan, contemporain de Geoffroy de Monmouth, écrit vers 1125-1130 une *Vie de saint Gildas* comme l'avait fait aussi Vitalis un moine de Rhuy au XI^e siècle. On a vu comment sa famille était viscéralement hostile à Arthur. Cette hagiographie monastique trahit un rejet de l'Église hostile à un Arthur dont la légende reflétait trop à ses yeux le paganisme des bardes gallois, les *Cyvarwyddon* (J. Marx, *Littérature Arthurienne*, p. 53).

Caradoc narre aussi comment dans un contexte féerique Maelwas (le futur Mélégant) chevalier de l'Autre Monde vint ravir la reine-fée Guennuvar (Guenièvre) à son « tyran » Arthur¹³ et comment il l'entraîna à Glastonbury où il la séquestra. Arthur et sans doute Gauvain, aidés par les forces du Devon et de Cornouailles, se liguerent pour la récupérer. Mais c'est grâce à l'entremise de... Gildas qu'ils obtiendront sa relaxe.

– Voici le premier texte connu où Glastonbury se trouve amarré à la légende arthurienne. Caradoc est d'ailleurs responsable de l'étymologie aventureuse mais tenace qui traduit *Glastonbury* par *Ile de Verre* ce qui permettra plus tard de l'identifier avec *Avalon*.

16. *Vita Carannogi* (*Vie de saint Carantoc*, XII^e siècle). – Carantoc est un missionnaire de Cardigan à qui Dieu avait donné un autel

13 — Il existe aussi en gallois dans deux manuscrits tardifs des XVI^e et XVII^e siècles, un *Dialogue entre Melwas et Guenhwyfar*.

merveilleux capable de flotter sur les eaux et de lui indiquer ainsi vers où aller évangéliser. Il demande à Arthur en quel lieu il a abordé. Celui-ci accepte pourvu que le saint fasse apparaître le dragon qu'il recherche. Le saint y consent et le protège contre ses coups.

Un jour Arthur s'empara de l'autel. Puis il conclut un marché avec Carantoc : il lui restituerait l'autel si Carantoc l'aidait à débarrasser la région de Carrum du monstrueux serpent qui la hantait.

En cet autel on a vu une origine possible de la Table ronde. – Quoi que un autel rond ? une table flottante ? et errante ? cela paraît un peu forcé.

17. *Vie de saint Patern.* – Arthur veut s'emparer d'une tunique du saint, venant de Jérusalem. Le saint le fait s'enliser jusqu'à ce qu'il demande pardon.

*

« Dans ces Vies de Saints Arthur paraît comme un prince puissant. Mais cette popularité, les rédacteurs l'exploitent au profit non pas d'Arthur mais de leur saint. Ils montrent les brutales passions d'Arthur qui ne paraît donc pas le héros sans tache ni sans reproche. Cependant, le dénouement de ces histoires permet de prévoir l'ascension d'Arthur » (Jodogne). – Ce penchant des clercs à dénigrer Arthur témoigne même *a contrario* – comme un *négatif* de photographie – du prestige, exagéré à leurs yeux, dont ce héros jouissait alors auprès du peuple.

18. HERMANT de Tournai : *De Miraculis Sanctae Mariae Laudunensis*. Neuf chanoines de Laon avaient en 1113 séjourné en Cornouailles et dans le Devon. Le long de la côte anglaise ils faisaient des collectes pour une église incendiée. Ils passèrent par Exeter, Winchester, Salisbury, Wilton, portant des reliques la Vierge.

A Domonée près de Bodmin (Bodimil) en Cornouailles on leur montra la « Chaire d'Arthur » et le « Four d'Arthur ». Arthur, disait-on, avait été seigneur de cette terre. Un Cornouaillais soutint qu'Arthur vivait encore et que les Armoricaains également en étaient persuadés. Aussi devant ces clercs éclata une rixe entre Bretons et Français sceptiques. En Armorique surgissaient d'analogues controverses quant à la survie d'Arthur.

– Ainsi vingt-cinq ans *avant* Geoffroy de Monmouth existait une croyance en la survie d'Arthur. Ces éléments devaient donc être connus de lui.

Bilan

Jusqu'ici c'est donc une vingtaine de textes qui citent divers aspects historiques ou légendaires concernant Arthur. Ce n'est donc pas le vide, le silence des textes qu'on a parfois invoqué.

Les uns l'exaltent de plus en plus : chef de guerre, roi clanique, puis Grand Roi, massacreur magnifique, vainqueur miraculeux, visiteur de l'Autre Monde, entouré de prodiges. D'autres le rabaisent : mari volage, roi voleur, ridicule, rancunier, cruel. Tous se sentent désormais forcés d'en parler pour l'honorer comme chrétien ou le honnir comme païen : figure désormais inévitable.

Encore ne sont-ce là que les textes *écrits* et les écrits *conservés*. Ils ne forment que la partie émergente de la Geste, qui trahit l'existence sous-jacente de toute une littérature orale qu'on soupçonne foisonnante.

*

Bref si l'on peut conclure de façon prudente et équilibrée il semble bien qu'il y eut en Pays de Galles un Arthur – ou plusieurs Arthur – guerriers particulièrement performants.

Peu à peu, selon son habitude, la tendance fabulatrice du peuple amplifia de plus en plus les exploits d'un tel athlète de l'épée. Ce massacreur, la mémoire collective le magnifia au point de produire à *terme* (mais à *terme*) le Mythe que nous connaissons. Elle en élaborait toute une Geste d'abord orale dont ne percent plus que des bribes : quelques pointes de récifs émergés de tout un continent, qu'on devine vaste, de traditions englouties...

Quoi qu'on pense, un Mythe nouveau ne surgit pas nécessairement *ex nihilo*. Il s'édifie autour d'un squelette de faits réels qu'il *habille* bientôt de thèmes consacrés. Il procède de l'imaginaire, certes, et de motifs mythiques permanents, favoris de l'imagination humaine. Mais il y faut le plus souvent un *prétexte*, un substrat réel de départ autour duquel s'amorce son élaboration, comme la poussière autour de laquelle se construit la perle – quitte à ce qu'à terme le mythe ressemble bien peu parfois à l'événement qui le mit en branle, tout comme la perle finale magnifie la poussière initiale...

Car cet Arthur primitif, c'est encore un guerrier qui part se battre lui-même en personne. On est encore loin de l'Arthur des romans, roi sédentaire domicilié à sa Table, qui envoie ses compagnons affronter telle ou telle épreuve et qui s'y fait à titre d'appétitif raconter leurs exploits par ceux qui en reviennent. – Quelle déchéance ! avouons-le...

D'ailleurs ce qui importe surtout ce n'est point tant l'existence historique ou mythique d'un personnage nommé Arthur. Ce qui seul compte pour nous c'est tout ce que la légende a développé de charme autour de cette figure fabuleuse, c'est toute la florissante littérature arthurienne qu'elle a favorisée et qui envoûte toujours une foule de « fans ».

*

Resterait à évoquer Geoffroy de Monmouth qui bientôt ramassera en un corps cohérent tout un faisceau de traditions galloises concernant Arthur, William de Malmesbury, l'image nouvelle d'Arthur que proposent les épopées galloises du *Mabinogi* : Kulhwch & Olwen, Owein & Luned, le Songe de Rhonabwy, Peredur ab Erawc, Gereint & Enid, jusqu'au truchement Robert Wace.

Cette suite peut-être en une autre occasion...

Robert BAUDRY

Professeur émérite Université du Katanga

*Quand histoire et roman
se rejoignent*